

## **L'approche anthropologique de Claude Lévi-Strauss dans l'analyse structurale du mythe d'Œdipe**

Les mythes sont des représentations collectives imagées si ancrées dans l'univers mental des sociétés. En tant que récit fondateur, le mythe énonce dans un langage imagé les structures mentales d'un peuple quant à ses dieux, quant à l'origine de certains faits troublants dans le monde, comme la vie et la mort, et quant aux rapports de l'homme avec le sacré. Qu'il soit cosmogonique, expliquant la création et la structure du monde (genèse biblique), ou bien étimologique et de fondation, justifiant un ordre de chose en le projetant dans le passé (origine de la mort, installation d'une dynastie, inégalité des castes, fondation d'un village), le mythe se présente comme situé au début de l'histoire ou d'une histoire dont il justifierait les traditions. Il revêt lui-même un caractère sérieux et sacré en ce qu'il renvoie à quelque chose qui dépasse l'être humain. Il transforme en un acte précis, initial et limité dans le temps, une réalité physique ou morale permanente en la rattachant à son institution surnaturelle et de ce fait rapproche la destinée immédiate de chaque homme d'un passé primitif. L'histoire se vit comme intégrée dans l'ordre du mythe qui transpose la réalité sur le plan métaphysique.

En tant que forme de révélation suscitant une croyance ferme, il est parole chargée de puissance expliquant l'ordre existant, parfois de manière ésotérique, et fournissant les bases de comportements moraux et rituels. On le récite par fragments lors des fêtes. On l'apprend lors des initiations. Il circule de génération en génération en se modifiant dans les détails, et dégénère parfois en fable ou en légende. Il s'agit donc, même si elle est morcelée, allusive, dispersée en divers récits, d'une charte pragmatique, justificatrice et normalisatrice, qui porte en latence selon Lévi-Strauss un système de classification, qui indique en filigrane l'inconscient d'un peuple et qui énonce en symboles le sens de questions primordiales : comment s'est constituée une société ? Quel sens revêt telle institution ? Pourquoi tel interdit ? À quoi correspond telle prérogative dans une hiérarchie ? D'où le pouvoir tient-il sa légitimité ? D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?

Pour approcher ces problématiques, plusieurs disciplines en sciences humaines s'intéressent à l'étude des mythes dont l'anthropologie comme l'analyse structurale.

### **L'analyse structurale des mythes**

Lorsqu'il propose dans ses *Mythologiques* une analyse structurale de plusieurs centaines de mythes, Lévi-Strauss les voit moins comme reflets de cultures et de relations sociales que comme des modes de pensée. Étant donné que la pensée mythique s'attache à trouver des solutions imaginaires à des contradictions réelles et insolubles, et que, pour ce faire, les mythes transmettent le même message à l'aide de plusieurs codes (culinaire, acoustique, cosmologique...), qu'ils se diversifient généralement en variantes jusqu'à épuisement des possibilités logiques de médiation des oppositions, il est possible de lire, au-delà des images, les concepts et les oppositions.

Considéré comme un métalangage, le mythe est découpé en unités constitutives d'événements successifs, ou mythèmes, qui sont eux-mêmes empiriquement classés pour mettre en évidence les paquets de relations et pour rechercher les oppositions pertinentes constitutives de la structure du mythe.

Il s'agit ensuite d'étudier les variantes et les mythes similaires dans d'autres cultures, le principe étant que les mythes sont à eux seuls intelligibles, qu'ils s'éclairent et s'expliquent les uns les autres, leur sens étant fonction de la position qu'ils occupent par rapport à d'autres mythes; on étudiera les phénomènes de redondance (répétition des mêmes séquences), la structure feuilletée du mythe (ensemble des versions pouvant se superposer), la constitution des groupes de transformation (écarts différentiels, inversion), la loi (relation canonique) des groupes de transformation.

Du mythe d'Édipe se dégage comme idée essentielle l'opposition entre l'origine chtonienne de l'homme (série nature) et son origine familiale (série culture), les deux éléments étant traités sous leurs pôles positif et négatif : l'homme a les infirmités qu'on a sur la terre, mais peut aussi s'affronter à des puissances surhumaines ; la parenté est à la fois distendue par le meurtre du père et trop étroite dans l'inceste.

Le motif de l'inceste a été l'objet d'étude dans la lecture de Freud dont on a signalé des limites. En effet, la lecture de Freud se cantonne tout d'abord à une seule version de l'histoire (celle de Sophocle), ignorant qu'un mythe se définit justement par le réseau de ses variantes. Elle s'impose ensuite comme le fondement même du mythe dont elle croit résoudre

la vérité profonde. Des historiens comme Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet récusent l'interprétation freudienne en objectant que le héros du mythe grec n'a pas le moindre complexe d'Œdipe. En se défendant contre un inconnu qui l'a frappé le premier, il tue un père envers lequel il n'a aucune animosité. En épousant sa mère pour accéder au trône, il conclut, sur la suggestion de Créon, une union qu'il n'a nullement convoitée. Le mythe d'Œdipe est ainsi placé au cœur d'une polémique entre exégètes dont il est intéressant de confronter les interprétations.

L'anthropologue Claude Lévi-Strauss a fait remarquer que l'analyse de Freud n'est au fond qu'une interprétation supplémentaire, voire une version du mythe, qui n'a de particulier que sa date d'apparition tardive.

### **Le mythe d'Œdipe selon Lévi-Strauss**

La première tâche que s'efforce de faire Claude Lévi-Strauss est de réunir toutes les versions de l'histoire d'Œdipe en rassemblant tous les événements permettant, au fil des générations d'une même lignée, de dégager la structure du mythe. Plusieurs composantes du récit interviennent ici, notamment celui de la fondation de Thèbes (en amont de la légende d'Œdipe) et celui du massacre d'Étéocle et Polynice (en aval de la tragédie de Sophocle).

Pour saisir la démarche de l'anthropologue, il faut suivre l'évolution de l'histoire selon différentes générations et en partant de plusieurs versions dont voici quelques unes.

### **Les histoires d'Œdipe**

Laïos, fils de Labdacos, avait épousé Jocaste à Athènes. Profondément affligé de n'avoir pas eu d'enfants, il consulta secrètement l'Oracle de Delphes qui lui déclara que cet apparent malheur était en réalité une faveur du ciel, car tout enfant né de Jocaste serait l'instrument de sa mort. Il renvoya donc Jocaste sans lui donner aucune explication ; elle en fut si mortifiée que, l'ayant enivré, elle l'attira encore une fois dans ses bras dès que la nuit fut tombée. Quand, neuf mois plus tard, Jocaste mit au monde un fils, Laïos l'arracha aux bras de sa nourrice, perça ses pieds d'un clou et, les ayant attachés, il l'exposa sur le mont Cithéron. Cependant, les Parques avaient décidé que cet enfant atteindrait un âge avancé. Un berger de Corinthe le trouva, l'appela Œdipe parce que ses pieds blessés par le clou étaient déformés et l'amena à Corinthe où, en ce temps-là, régnait le roi Polybos. Un jour, un Corinthien le railla, disant qu'il ne ressemblait en rien à ses soi-disant parents et Œdipe alla demander à l'Oracle de Delphes quel serait son avenir. « Va-t-en, misérable, éloigne-toi de l'autel ! s'écria

la Pythie avec horreur. Tu vas tuer ton père et épouser ta mère 1 » Comme Œdipe aimait tendrement Polybos et Périboea et qu'il tremblait à l'idée d'être la cause d'un malheur, il décida sur-le-champ de ne jamais revenir à Corinthe. Mais il se trouva que, dans l'étroit défilé qui mène de Delphes à Daulis, il rencontra Laïos qui lui dit brutalement de s'écarter et de céder le passage à ses supérieurs ; Laïos, faut-il préciser, se trouvait sur son char et Œdipe était à pied. Œdipe répliqua qu'il ne reconnaissait aucun supérieur excepté les dieux et ses propres parents. 20 « Alors tant pis pour toi ! » cria Laïos, et il donna l'ordre à son conducteur Polyphontès de passer. Une des roues du char écrasa le pied d'Œdipe et celui-ci, fou de colère, tua Polyphontès de sa lance. Puis il jeta à terre Laïos qui demeura pris dans les rênes ; traîné sur la route, il mourut déchiqueté : c'est le roi de Platées qui se chargea d'enterrer les deux cadavres. Laïos était justement venu consulter l'Oracle pour lui demander comment il pourrait 25 débarrasser Thèbes de la Sphinx. Ce monstre était une fille de Typhon et d'Échidna, ou, selon certains, du chien Orthros et de la Chimère, et était arrivé en volant dans les airs, du fond de l'Éthiopie à Thèbes. On le reconnaissait facilement à sa tête de femme, son corps de lion, sa queue de serpent et ses ailes d'aigle. Héra avait tout récemment envoyé la Sphinx pour punir Thèbes de l'enlèvement par Laïos du petit Chrysippos, à Pisa : installée sur le mont Phicion, non loin de la ville, la Sphinx posait à tous les voyageurs une devinette que lui avaient apprise les Trois Muses : « Peux-tu me nommer l'être unique qui marche tantôt à deux pattes, tantôt à trois, tantôt à quatre, et qui est le plus faible quand il a le plus de pattes ? » Ceux qui ne pouvaient pas résoudre l'énigme, elle les étranglait et les dévorait sur-le-champ ; parmi ces infortunés se trouvait Haemon, le neveu de Jocaste, que la Sphinx rendit haimon, « sanglant », effectivement. Œdipe, qui venait vers Thèbes, tout frais encore du meurtre de Laïos, trouva la réponse à l'énigme. « L'homme, répondit-il, parce qu'il marche à quatre pattes quand il est enfant, sur deux pieds quand il est homme, et s'appuie sur un bâton quand il est vieux. » La Sphinx, vaincue, se jeta du haut du mont Phicion et se fracassa dans le fond de la vallée. Les Thébains, après cela, acclamèrent Œdipe, le proclamèrent roi et il épousa Jocaste, ne sachant pas qu'elle était sa mère.

Selon une autre version, Laïos n'exposa pas Œdipe sur une montagne, mais l'enferma dans un coffre, le fit charger sur un bateau et jeter à la mer. Ce coffre fut entravé par la mer et jeté à la côte, à Sicyone. Périboea, l'épouse du roi Polybos, se trouvait justement sur la grève, en train de surveiller ses lavandières. Elle prit Œdipe dans ses bras, se retira derrière un buisson et fit semblant d'être saisie par les douleurs de l'enfantement. Et, comme les lavandières étaient trop occupées pour remarquer ce qu'elle faisait, elle leur fit croire qu'il

venait de naître. Mais Périboea raconta la vérité à Polybos, qui, étant lui-même sans enfant, fut heureux d'élever Œdipe comme son propre fils.

La peste s'abattit alors sur Thèbes et l'Oracle de Delphes, encore une fois consulté, répondit : « Chassez le meurtrier de Laïos ! » Œdipe, qui ne savait pas qui il avait croisé dans le défilé, maudit le meurtrier de Laïos et le condamna à l'exil.

L'aveugle Tirésias, le devin le plus célèbre de la Grèce à cette époque, demanda alors audience à Œdipe<sup>2</sup>, et se présenta à sa cour appuyé sur un bâton en bois de cornouiller, que lui<sup>45</sup> avait donné Athéna. Il révéla alors à Œdipe la volonté des dieux : la peste ne prendrait fin que si un « Homme Semé » donnait sa vie pour la cité. Le père de Jocaste, Ménoécée, un des hommes qui étaient sortis de terre après que Cadmos eut semé les dents du dragon, se jeta aussitôt du haut des murs, et Thèbes fut unanime à louer son civisme et son dévouement. Tirésias annonça alors : « Ménoécée a fait ce qu'il fallait, et la peste à présent va prendre fin. 50 Cependant les dieux songeaient à un autre Homme Semé, appartenant à la troisième génération, car celui-ci a tué son père et épousé sa mère. Sache, ô Jocaste, qu'il s'agit d'Œdipe, ton mari ! » Au début, personne ne voulait croire Tirésias, mais ses paroles furent bientôt confirmées par une lettre de Périboea, à Corinthe. Elle écrivait que la mort subite du roi Polybos lui permettait à présent de révéler les circonstances de l'adoption d'Œdipe et elle donnait des détails accablants. 55 Jocaste alors se pendit de honte et de douleur, tandis qu'Œdipe se crevait les yeux avec une épingle arrachée à sa robe. Selon certains, bien que tourmenté par les Érinyes qui l'accusaient d'avoir été la cause de la mort de sa mère, Œdipe continua de régner sur Thèbes un certain temps, jusqu'au jour où il tomba glorieusement sur le champ de bataille. Selon d'autres, cependant, le frère de Jocaste, Créon, le chassa, mais non sans qu'Œdipe ait maudit Étéocle et Polynice — à la fois ses fils et ses frères — qui lui avaient insolument envoyé les morceaux inférieurs d'une bête sacrifiée, c'est-à-dire la cuisse au lieu de l'épaule royale : c'est pourquoi ils le virent quitter, l'œil sec, cette ville qu'il avait délivrée de la Sphinx. Après avoir erré pendant des années dans de nombreux pays, conduit par la fidèle Antigone sa fille, Œdipe arriva<sup>65</sup> finalement à Colone en Attique, où les Érinyes, qui possèdent là un bois sacré, le poursuivirent jusqu'à sa mort. Thésée enterra son corps dans l'enceinte des Euménides à Athènes, en pleurant aux côtés d'Antigone.<sup>i</sup>

Selon certains, Athéna avait rendu Tirésias aveugle parce qu'il l'avait, par mégarde, aperçue nue en train de se baigner. Cependant, émue des lamentations de la mère de ce dernier, elle détacha de son égide le serpent Érichthonios et lui ordonna : « Purifie les oreilles de Tirésias avec ta langue de manière qu'il puisse entendre le langage des oiseaux

prophétiques. » D'autres disent qu'un jour, sur le mont Cyllène, Tirésias avait aperçu deux serpents en train de s'accoupler. Les deux serpents l'ayant attaqué, il les frappa avec son bâton et tua la femelle. Aussitôt il fut transformé en femme et devint une prostituée célèbre ; mais, sept ans plus tard, il assista de nouveau à la même scène, au même endroit, et il recouvra cette fois sa condition d'homme en tuant le serpent mâle. D'autres encore disent que, comme Aphrodite et les Trois Grâces (les Chantes Pasithéa, Calé et Euphrosyne) se disputaient pour savoir laquelle des quatre était la plus belle, Tirésias donna le prix à Calé. Aphrodite le changea alors en vieille femme, mais Calé l'emmena avec elle en Crète et lui fit don d'une magnifique chevelure. À quelques jours de là, Héra se mit à reprocher à Zeus ses nombreuses infidélités : il se défendit en disant qu'en tout cas quand elle partageait son lit, c'est elle qui avait la meilleure part. « Les femmes, grommela-t-il — c'est bien évident — éprouvent beaucoup plus de plaisir dans l'acte sexuel que les hommes. « Pas du tout, s'écria Héra, c'est justement tout le contraire, et vous le savez bien ! » Tirésias, mandé pour apaiser la querelle, et prié de dire son sentiment d'après sa propre expérience — puisqu'il avait été successivement homme et femme — répondit : « Si en amour le plaisir était compté sur dix, les femmes obtiendraient trois fois trois — et les hommes seulement un... » Héra fut tellement exaspérée par le sourire triomphant de Zeus qu'elle frappa Tirésias de cécité ; mais Zeus lui donna en compensation le don de prophétie et une vie s'étendant sur sept générations.

Dans d'autres versions de l'histoire d'Œdipe la première étape du cycle thébain met en scène Cadmos, fils d'Agénor et frère d'Europe. Quand Zeus enleva celle-ci, Agénor ordonna à ses fils de chercher leur sœur et de ne revenir qu'avec elle. Cadmos chercha en vain. Il consulta alors l'oracle qui lui conseilla d'oublier Europe, et de trouver une vache qui aurait sur son flanc un signe en forme de lune. Il devrait la suivre, et fonder une ville à l'endroit où l'animal se reposerait pour la première fois. Ayant trouvé la vache, il la suivit à travers la Béotie et fonda en effet Thèbes au lieu où elle se coucha. Cadmos résolut de la sacrifier à Athéna et envoya ses hommes chercher de l'eau à une source voisine. Mais un dragon, descendant d'Arès, les tua. Cadmos abattit le monstre. Athéna parut alors et confia à Cadmos qu'il devait semer les dents du dragon. Quand il le fit, des hommes en armes (appelés les « Spartoï », les « hommes semés ») jaillirent du sol. Comme ils devenaient menaçants, Cadmos jeta des pierres au milieu d'eux. Ne sachant qui les frappait, ils s'accusèrent réciproquement et s'exterminèrent. Cadmos expia le meurtre du dragon en devenant l'esclave d'Arès pendant une durée de huit ans. Il devint ensuite roi de Thèbes et Zeus lui donna pour femme la déesse Harmonie. Un autre temps du récit, succédant celui-là à l'infortune d'Œdipe, est intégré par

Lévi-Strauss à l'étude des différents prolongements du récit. Il s'agit de la rivalité des deux frères Étéocle et Polynice. Après le départ d'Œdipe, Créon assura la régence. Mais lorsqu'ils atteignirent l'âge de faire valoir leur prétention au trône, Étéocle et Polynice convinrent de régner alternativement chacun une année. Pourtant, quand vint l'heure de céder le pouvoir à son cadet, Étéocle refusa. Polynice lui déclara la guerre. Cherchant du secours auprès de cités voisines, il obtint l'alliance de six chefs. Les sept corps d'armée assiégèrent les sept portes de Thèbes. Les deux frères se rencontrèrent devant l'une d'elles et s'entre-tuèrent. Selon la tradition que suit Sophocle dans Antigone, Créon accorda à Étéocle les honneurs funèbres, mais ordonna que la dépouille de Polynice restât livrée aux chiens et aux oiseaux. Antigone, indignée de la différence de traitements rendus à ses frères, entreprit d'ensevelir Polynice. Enfreignant l'ordre Créon, elle s'exposait délibérément à la condamnation à mort, mais les liens du j4tx lui paraissaient plus forts que les lois de la cité. Elle marcha courageusement supplice. Son fiancé Hémon, le propre fils de Créon, suivit la princesse. L'épouse de Créon se suicida à son tour.

### **Le modèle structural**

Une fois tous les éléments du mythe recensés, Lévi-Strauss propose de classer chacun d'eux en les répartissant dans différentes colonnes, de manière à faire apparaître un classement que cache à notre esprit l'ordre linéaire du récit.

Cadmos cherche sa sœur Europe,  
ravie par Zeus

Cadmos tue le dragon

Les Spartoi s'exterminent mutuellement

Labdacos (père de Laïos) = "boiteux »(?)

Laïos (père d'Œdipe) = « gauche » (?)

Œdipe tue son père Laïos

Œdipe immole le Sphinx

Œdipe = « pied enflé » (?)

Œdipe épouse Jocaste, sa mère

Étéocle tue son frère Polynice

(Cadmos cherche sa sœur Europe, ravie par Zeus. Œdipe épouse Jocaste, sa mère. Antigone enterre Polynice, son frère, violant l'interdiction. Les Spartoï s'exterminent mutuellement. Œdipe tue son père Laïos. Étéocle tue son frère Polynice. Cadmos tue le dragon. Œdipe immole le Sphinx. Labdacos ère de Laïos (p) = « boiteux » (?) Laïos (père d'Œdipe) = « gauche » (?) Œdipe, « pied enflé » (?) ).

La répartition, telle qu'elle apparaît dans l'*Anthropologie structurale* invite à un commentaire. S'il examine les colonnes de gauche à droite, le lecteur pourra apercevoir les ressemblances qui unissent les éléments d'un même ensemble : la colonne de gauche rassemble des rapports familiaux exagérés, des liens entre des proches plus intimes que ne l'admettent les règles sociales. Contrairement à la première, la seconde présentera des liens de parenté dégradés. Quant à la troisième elle insiste sur la destruction des monstres : le dragon qu'il faut tuer pour que les hommes naissent de la terre : le sphinx qui menace l'existence de ses victimes. La dernière colonne révèle que les noms de certains héros du cycle ont pour trait commun la difficulté à marcher, à avancer sans dévier.

À ce propos, un regard sur les mythologies américaines permet à Claude Lévi-Strauss de montrer le rapport que la conscience primitive établit entre l'autochtonie<sup>ii</sup> - (le surgissement spontané d'un homme hors du sol) et la claudication<sup>iii</sup> : il est fréquent que les hommes, nés de la terre, soient représentés, au moment de l'émergence comme encore incapables de marcher, ou marchant avec gaucherie. À ce niveau apparaît une analogie. Les deux premières colonnes l'inceste au meurtre, la surestimation à la sous-estimation des liens familiaux deux suivantes nient ou affirment l'autochtonie de l'homme. Le mythe d'Œdipe traduit ainsi aux yeux de l'ethnologue la difficulté, pour une société qui affirme l'autochtonie de ses habitants, à admettre que l'homme naît d'une union sexuelle. Si l'on entre dans cette logique, l'interprétation freudienne qu'une variation de plus, sur une structure dont on a dégagé la permanent problème de fond reste de comprendre « comment un peut naître de deux comment il se fait que nous ayons, en plus d'un père ou d'une mère, un autre géniteur avec lequel il n'est pas si facile de composer.



La lecture proposée par Lévi-Strauss a un double intérêt. Elle dégage une loi structurelle qui évite de choisir arbitrairement entre les versions d'un mythe, laquelle est la meilleure. Lévi-Strauss les prend toutes en compte. En outre, il explique pourquoi les mythes sont si souvent construits de manière répétitive car la fonction de la répétition est de faire apparaître la structure du mythe qui en est en même temps la clef. À ce titre, la pensée mythique ne paraît pas moins rigoureuse que la pensée positive : sous le hasard apparent du récit perce une résolution de la contradiction qui n'est ni simpliste ni hâtive. Ainsi s'explique que différentes civilisations aient pu élaborer un même mythe, témoignage irréfutable de la nécessité du modèle proposé.

### **Ouvrages de référence**

- Graves, Robert. *Les mythes grecs*. 1958 (trad. M.Hafez, 1967).
- Cazier, Pierre. *Mythe et création*. Presses Universitaires de Lille, 1997.
- Lévi-Staruss, Claude. *Antropologie structurale*. Paris : Plon, 1958.
- Kilani, Mondher. *Introduction à l'anthropologie*. Suisse : Payot Lausanne, 1989.
- Rivière, Claude. *Introduction à l'anthropologie*. Paris : Hachette, 1999.

---

<sup>i</sup> Robert GRAVES. *Les Mythes grecs*. 1958 (trad. M. Hafez, 1967).

<sup>ii</sup> Dans la mythologie grecque un autochtone (le même en grec) désigne un enfant né de la terre et l'autochtonie signifie l'attachement à la terre de naissance.

<sup>iii</sup> Le terme renvoie à une diminution du périmètre de marche.